

Ndjam

Un demi-siècle de passé et tu es toujours là, en moi, avec la même force bienveillante, la même sérénité. J'ai eu de la chance : cinquième fille consécutive de la fratrie :

« Quoi ? Encore une fille ? ».

Je n'étais importante dans le regard de personne.

Mais toi, comme une mère ouvrant son manteau pour que son enfant s'y cache, tu m'as accueillie. Toi, ma mère Sylvestre que l'on nomme forêt.

Tu m'as éduquée petite sauvageonne. Je n'étais plus seule. J'étais avec toi. Je me sentais vivante.

L'éducation que tu m'as donné fut sobre, joyeuse et pourtant rigoureuse. Tu me laissais t'explorer, et tant pis pour moi quand j'oubliais l'heure et que la nuit venait trop vite – je devais seule retrouver mon chemin. Quand j'avais du chagrin, je venais te voir pour pleurer, la tête appuyée contre un arbre. Tu faisais la sourde oreille, tu m'ignoris.

« A quoi bon se plaindre ? » semblais-tu me dire.

Après de toi, j'ai appris à être heureuse pour ces petits rien de la vie : le soleil d'été qui darde dans les feuillages, la rencontre inattendue avec une biche, un écureuil ; le chant des oiseaux. Tout comblait mon cœur de douceur et de poésie.

Immuable, tu avais ton ordre bien établi : printemps, été, automne, hiver. Je grandissais au rythme de tes saisons, et pas question de vouloir des châtaignes au printemps ou des tapis enchanteurs d'anémones en hiver, parce que c'était comme ça et pas autrement.

C'est encore caché derrière ton grand manteau, mère forêt, que j'avais tout en haut d'une butte mon sanctuaire secret : quatre chênes centenaires posés ici comme les quatre points d'un domino. Souvent, quand je rentrais de l'école, je jetais mon cartable et courais là-bas, grim pant comme un cabri en haut de la butte.

L'un des chênes avait deux grosses racines moussues qui, à mes yeux, formait les bras d'un fauteuil. Je m'y asseyais, le dos bien calé contre le tronc puissant et dur.

Mère Forêt, te souviens-tu combien j'étais heureuse alors ?

Jamais je n'ai eu de doute, que ni lui ni toi, ne soit moins vivants que moi – vous me consoliez et m'apaisiez de ces si longues journées d'école.

La butte étant située au Nord-Est, l'hiver je délaissais mon sanctuaire secret pour y retourner avec délice au printemps. Une nouvelle année s'offrait à moi. C'était mon rituel printanier. Quand les beaux jours le permettaient, je retournais m'asseoir entre les racines-bras de mon chêne. Je respirais, je m'enivrais de ton parfum chargé des effluves de la terre qui se réveille, après un long sommeil hivernal.

Mère forêt, t'en souviens tu ? Une joie, une paix indicible m'envahissait toute entière. Les arbres, le soleil, la terre, nous n'étions plus qu'un.

Vivre, vivre pour vivre.

Vivre juste l'instant présent. Le happer à pleins poumons.

Mais un printemps, quelle ne fut pas ma surprise... Quand j'ai voulu m'asseoir entre les bras de

mon ami, je n'y logeais plus. Têtue, j'ai bien fait plusieurs tentatives avant d'accepter l'inéluctable : j'avais grandi. C'était fini, jamais plus je ne pourrais m'asseoir entre les bras moussus de mon ami le chêne.

À dix ans, accepter que les choses ne soient pas éternelles est agaçant. Là encore, silencieuse mère Sylvestre, tu m'as donné une leçon. Accepter le courant de la vie et l'impermanence de l'existence.

Au fil du temps, j'ai continué à retourner parfois au sanctuaire de mon enfance. Je serrais mon chêne dans mes bras, me collais à lui pour profiter de sa force. Il était le fil d'Ariane de la petite sauvageonne qui vit toujours en moi, bien qu'étant devenue femme et mère. Je m'amusais même parfois à essayer de m'y rasseoir, histoire de voir peut-être combien mon postérieur avait pris de l'ampleur.

Je trouvais que vous vieillissiez tous moins vite que moi. Secrètement, ma mère bien aimée, je vous chérissais toujours autant. Savoir qu'en haut de la butte les quatre chênes étaient toujours là et qu'entre nous rien n'avait changé, malgré toutes ces années, me réjouissait.

Mère, parfois il me semble que ce n'est pas du sang, mais de la sève qui coule dans mes veines.

Il y a deux ans, secouée, malmenée par la vie, perdue dans les dédales existentiels, je décidai de faire les 50 kilomètres qui nous séparent. Mère Sylvestre, j'ai eu besoin de retourner dans les pas de mon enfance. Partout où tu es, je me sens chez moi. Mais à ce moment-là, c'est à mon sanctuaire que j'avais besoin de retourner. Je souhaitais retrouver mes forces vives en me serrant tout contre mon ami de toujours, les yeux fermés pendant quelques minutes sur le monde des humains.

En grimpant la butte, toute ma vie de fille des bois s'est mise à frémir en moi. Là-haut, je voyais bien que quelque chose avait changé. Je savais bien que je ne voulais pas le voir. Mes quatre amis avaient été abattus. Je me suis assise par terre et je n'ai pas pleuré, car je savais qu'eux non plus n'avaient pas pleuré.

J'ai grandi avec toi sans en être consciente. Sans toi qui m'a accueillie, je ne serais qu'un abîme de névroses. Il me suffit encore maintenant de me promener dans les bois pour que la petite sauvageonne qui sommeille au fond de mon âme reprenne sa place.

Oubliés le formatage, la bienséance, le conditionnement. Tout se dissipe. Je ne suis plus, et pourtant je ne me sens jamais autant moi-même qu'auprès de toi.

Tu m'as appris une chose bien compliquée pour nous humains : la simplicité. Simplicité d'être, de vivre, de s'abandonner en toute quiétude à ses émotions. Simplicité, sœur siamoise de la pureté.

Je n'oublie pas les merveilleux moments que j'ai vécus grâce à toi : plaisir de la cueillette des champignons, du muguet, des châtaignes – mais aussi le fait d'aller au crépuscule, les nuits d'être m'endormir avec toi. La joie simple de partir avec mes enfants, pique-nique dans le sac à dos à la découverte de contrées peuplées d'êtres et de plantes que nous observions avec ravissement.

Tu as été aussi la complice de mes amours clandestins, de ceux qui n'ont ni début ni de fin. Instant bonheur. Halte du quotidien, suspendue entre ciel et terre.

Mère Sylvestre, quand mon heure sera venue, comme il me plairait de creuser la terre de mes mains pour reposer en ton sein. Afin que la grande chaîne de la vie continue. Que de mon corps je te nourrisse comme toi-même tu as nourri mon âme.

Kevin

Il est minuit. Je me retrouve encore dehors. Libre mais perdu, ne sachant pas quelle route je dois prendre. Je vais où ? Vers qui je me tourne ? Je dois décider.

La ville ? Grande ville, pleine d'êtres humains et pleine de vie. Un lieu d'amis et de rires. Mais non, pas cette fois. Tout ça, c'est le passé. Il me faut autre chose, ce soir.

Je monte dans la voiture et prends la voie opposée. En peu de temps, je suis au centre de nulle part. Je suis un chemin qui me mènera je ne sais où. J'entre dans les bois. Je descends et je marche. Il n'y a pas de lune, ce soir. Je marche, mais je n'avance pas, je tourne plutôt en rond. Ce n'est pas le moment de perdre la voiture de vue.

Fatigué, je retourne à ma petite voiture. Je prends ma flasque et je bois de l'eau de vie pour m'endormir. Seul, peut-être, dans l'immense forêt, je réfléchis. Je ne connais pas cet endroit. Enveloppé et cocooné par ces arbres gigantesques, je monte sur la banquette arrière et je dors. Demain j'explore. Demain je décide.

Je me lève. Il est déjà demain. Je dois retourner en ville. Mais pas toute de suite. Je vais marcher un peu, voire beaucoup, découvrir ce grand espace qui m'est inconnu. Il n'y a pas de raison de rentrer. J'ai des provisions dans la voiture, à boire et à manger. Je remplis mon grand sac à dos, ferme la voiture et prends la direction du soleil.

Ce mois d'octobre, il fait frais, mais les couleurs de la nature me réchauffent. Je traîne mes pieds à travers les feuilles déjà tombées. Cela me rappelle mon enfance. Je ne sais pas exactement ce que je ressens, mais je ne suis pas malheureux. Le temps passe. Je continue, accompagné par des bruits parfois rassurants, parfois inconnus. Je tombe sur un chemin assez droit. Je ferme les yeux et je compte mes pas. Cinq, dix, quinze, et puis je perds le sens de l'orientation. Je rouvre les yeux. Petit jeu d'enfant qui m'aide à garder la tête vide.

La nuit passée enfermée m'avait donné des courbatures, mais les quelques kilomètres de marche ont fait leur travail. J'ai faim. Je tombe sur une clairière. Je vais m'arrêter un peu. Un grand arbre, tombé depuis longtemps sûrement, me sert de siège. C'est quoi ? Hêtre, chêne, cerisier ? Aucune idée. Pour tout ce que j'en sais, c'est un bonsaï géant. Ici n'est pas mon domaine.

Il faut que je mange. Pique-nique improvisé, chips, saucisson. Je prends mon temps, il n'y a plus d'heure pour moi, ici. Mais qu'est-ce que je fais là ? Je peux toujours rentrer, retourner à la vie de chaos et de mensonges, de haine et de guerre. Ou bien je peux choisir une autre voie, entrer dans les bras des arbres. Toi, la forêt, honnête et simple, paisible et sereine, pourras-tu calmer ces années de turbulence qui tourbillonnent en moi ? On verra bien.

Quoi qu'il en soit, quand je finis de manger et que je range mes affaires, la direction que je prends n'est pas celle de la civilisation, mais une autre qui mène plus loin, au plus profond des bois.

L'après-midi passe lentement. Un pied devant l'autre, ça devient répétitif. Je poursuis, la tête vide, l'esprit neutre. Des heures passent – le crépuscule sera bientôt là. Je me rends compte que je suis perdu, mais ça ne me dérange pas. Je dois tout de même chercher à m'abriter.

La nuit est en train de tomber. Je continue, ramassant quelques châtaignes et des champignons.

C'est bien cela que l'on fait en forêt, non ?

Encore une clairière devant moi. A ma gauche, j'aperçois quelque chose. Des pierres, ou plutôt un mur. Je m'approche, c'est une maison abandonnée. Deux ou trois fenêtres sont cassées, ainsi qu'une partie du toit, mais c'est ici que je vais passer la nuit.

Je ne suis pas très grand, mais je dois baisser ma tête pour entrer. Je ressens la vieillesse de l'endroit. Il y a du vécu, ici. Près d'une grande cheminée se trouvent une table et deux chaises. Je pose mon sac et je m'assieds, épuisé par une expérience dont je n'ai pas l'habitude. Je sors une bière de mon sac et me roule une cigarette. Il n'y a même pas vingt-quatre heures, j'étais ailleurs, dans un autre monde, de confort et de routine.

Il fait à peine jour. Je sors de la baraque et ramasse du bois. Ce n'est pas ce qui manque, ici. Je fais du feu dans la vieille cheminée, sûrement pas ramonée depuis... depuis quand ? Qui étaient les derniers individus à se chauffer ici, à prendre refuge contre le froid et la vie de dehors ?

J'ai à manger dans mon sac, mais ce soir je vais manger nature. Je jette mes châtaignes dans le feu et j'attends. J'ouvre une bouteille de vin et dévore quelques champignons. Je ne connais pas la différence entre chaque, mais il me semble avoir entendu dire que tout est bon dans le champignon, non ? Je sirote le vin et je regarde les flammes. Je quitte la chaise et m'assieds par terre, les jambes croisées.

Je ferme les yeux et regarde les flammes qui dansent à l'intérieur des mes paupières. Le vent souffle dehors – que voulez vous qu'il fasse d'autre ? Je suis ailleurs dans le temps et dans l'espace. Mes ancêtres m'appellent : « Que fais-tu là fils ? »

Je me sens paisible, seul et perdu dans les bois. La vie d'hier ne m'appartient plus, j'ai autre chose à faire. J'entends des animaux qui crient dehors. Sanglier ? Chevreuil ? Peut-être un loup. Mais je suis à l'abri. Je pourrais m'habituer à cette solitude. J'ai pourtant bien des choix à faire, mais ce soir je me perds dans l'insobriété. La soirée me semble passer vite. Mon téléphone me dit qu'il est encore minuit. J'ai mal à l'estomac. Je vomis et m'allonge pour dormir. Demain, je décide...

Les nuits tombent, la baragogne s'éveille.

Dans les fermes, le soir, à la bougie, Alfred et Angèle racontent.

Il y a là-bas, plus loin que la maison, au-delà du grand pré qui l'entoure, un endroit mystérieux. C'est une demeure sans porte, ni fenêtre ; un endroit où habitent les frissons, enfants de la baragogne.

« Mais Papi... demande l'enfant de cinq ans que je suis, en s'approchant coudes sur la table de la lumière de la bougie qui rassure, la tête sans cou, dans le pull de laine un peu grand, mais qui pourra servir l'année d'après. C'est quoi la baragogne ? »

Angèle, les mains au ciel ou jointes sur son front plissé par les hivers de la montagne : « Là-bas commence la forêt. Une forme noire dans une peau de bête rode dans la nuit. Elle guette en se cachant derrière les arbres. Elle n'a pas le droit de sortir de la forêt, mais malheur aux enfants qui s'aventurent chez elle. Ils disparaissent dans la nuit noire et personne ne les retrouve jamais. »

La forêt ne connaît pas ces histoires, fruits de l'imagination des humains, mais elle ne dort jamais pour autant et nous invite à poser nos pas sur son dos vaillant, à étendre nos corps sur ses mousses enivrantes, à deviner l'âge de chacun de ses arbres, à escalader ses pentes raides et broussailleuses. Elle est la réserve des souvenirs des enfants. Elle marie avec tendresse les étapes de l'existence et inspire le respect de la force tranquille.

Peuple de fûts à l'affût des années et des siècles dans vos yeux invisibles, sommeillent des images, films et photos à l'abri sous votre peau épaisse.

Vous gardez précieusement les secrets, les sourires et les pleurs. Patience, votre sœur vous partage chaque instant de soleil et de vent. Rivée au sol de la naissance, vous voyagez dans le temps et gardez en mémoire futur et passé simple. Au sein de votre famille, si diverse en taille, en forme et en couleur, règne un combat silencieux pour la survie des espèces, mais chaque habitant est libre de monter à la source-lumière.

Je vous contemple, forêts de mes cabanes. Accrochées à vos bras souples et puissants, vous nous donniez le risque, l'aventure et le rêve. Sur votre vaisseau de feuilles, j'ai voyagé comme vous, avec vous, je vous respecte, garante de notre survie. Le vent et le froid vous torturent parfois, mais vos plaintes se transforment en mélodies qui épousent les silences de cette cathédrale de paix.

Mystères, histoires coquines, caches maquisardes, légendes, croyances, fantômes et imagination font de vous Madame la Forêt, une grande dame sage.

La forêt

Le chemin à gauche me mène chez Libert où, au cours d'une de mes longues marches à la tombée de la nuit, en contre-bas, une ribambelle de petites bouches blanches attire mon attention ; l'impression que le Petit Poucet est passé par là. Intriguée, je m'approche, et là mes pierres deviennent de jolis pieds de moutons, alignés les uns derrière les autres. C'est la première fois qu'elle m'offre un aussi beau présent, que je ramasse évidemment.

Las Solas

Le chemin sur *Las Solas* est un endroit où je regarde toujours cette maison en ruine, dans cette vaste forêt, qui fût habitée par toute une famille. La famille a disparu depuis longtemps, et toi, forêt, tu as pris sa place et repris tes droits. Je ne peux pas t'en vouloir. Tu es si belle.

Balade en 4x4

Le chemin du gendarme.

Mais qui est le gendarme ?

Un petit renardeau. Pas plus grand qu'un chat, assis, il bâille encore plein de sommeil. Je stoppe net, et grand silence : petit gendarme vient renifler les roues du véhicule, puis il recule, me regarde, se rassied. Et enfin il repart doucement dans sa maison : la forêt.

Quelle balade ce jour-là ! Madame la forêt, tu ne me déçois jamais.

Forêt aux multiples hêtres, mon préféré de tous. Je viens à 4 heures du matin pour ramasser les présents que tu nous offres. Entre autres, les champignons. Et là commencent des bruits que je ne connaissais pas la nuit : grincements, couinements... Adossé au tronc du hêtre, j'attends impatientement que pointe le jour.

Pour la première fois, une petite angoisse m'a saisie, mais je ne t'en veux pas, je te dis. C'est ton monde de forêt.

La Deux Chevaux

Quelques jours avant Noël, je décide d'aller arpenter les bois pentus au-delà du lieu-dit *La Deux Chevaux*. Le temps est beau, mais la température est en négatif. Le vent est vif et glacial. Je connais trois bois aux versants exposés plein sud. Peut-être Dame Nature va-t-elle encore me surprendre ? Une épave de Deux Chevaux : un bon repaire pour les randonneurs, les chasseurs, les vététistes, mais aussi pour moi.

Il y a quelques années, un magnifique chêne vert au moins cinquantenaire a été déraciné par la tempête. Il ne fut pas le seul, mais, Forêt, tu t'es bien remise de ce vent, notamment grâce aux bûcherons qui prennent un peu de ton bois pour qu'on se chauffe ou pour élever des charpentes, couper des planches en tous genres, bricoler, construire des maisons.

Nous devons prendre soin de toi, Dame Forêt, si précieuse à notre vie.

Jacquou le Croquant

Lorsque je viens chez toi,

Forêt de mes rêves, de mes peines [Je ne saurais quel mot employer] ;

Ce matin-là.

Tu m'as fait connaître un épais brouillard, une bruine « au couteau ».
Les champignons et autres délices que tu me donnes avec générosité,
Je ne les trouve pas.

Ce matin-là.

Je tourne en rond,

Comme s'il venait de se passer quelque chose en moi.

Je suis perdue dans tes entrailles,

Tout se ressemble : arbres, chemins.

Une détresse m'envahit.

Je continue de courir dans tous les sens, mais tout est pareil :

bois, chemins, ronces, genêts, fougères.

Le vent souffle.

Dans ma tête, tout va mal.

Jaillit une image :

Jacquou le Croquant ramassant du bois pour sa mère malade.

Je m'arrête,

repars en courant.

Les bois et les chemins défilent.

Je vois bien les champignons à présent, mais plus envie de les ramasser, je te les laisse volontiers.

Ce matin-là, ils ne comptent plus.

Jacquou est toujours là ; je souffre autant que lui.

Forêt, aide-moi, fait que je retrouve mon chemin. Ne me laisse pas dans ce désarroi ;

Je t'aime trop.

Encore une heure de course hébétée et d'obstacles à franchir.

Il me semble voir une éclaircie.

« Oui, Jacquou, nous arrivons dans un pré en pente. »

Là, je crois que je t'oublie.

Un monsieur est là, en bas.

Au bout de quatre heures de course, griffée par les ronces, un monsieur que je ne connais pas est là pour me rassurer. Il me ramène en voiture.

Je ne pourrai, ce matin-là, reprendre le chemin en sens inverse.

Pardonne-moi, Forêt, ce n'est pas ta faute.

C'est celle de la brume, de la pluie, d'un frisson d'automne.

Jacquou, petit garçon que tu étais...

Tu m'as tenu compagnie par la pensée. Merci.

SebioHem

Encore quelques tours de roues et ça y est, je quitte l'asphalte et la chaleur pour retrouver la terre et l'ombre de la forêt. Les feuillages des arbres m'offrent une protection bienvenue. Même en ce début de soirée du mois d'août, on frôle les 30°. C'est étouffant.

Dès les premiers mètres, tout se transforme : la lumière, les sons. Tout est plus feutré, plus intime. L'impression d'être dans une bulle, coupé du monde. L'impression de pénétrer dans un lieu interdit.

Je suis à l'aise, ici.

Il n'y a pas de vent pour jouer avec les feuilles. Rien ne trouble le silence de la forêt. Rien, sinon le bruit des pneus sur la terre et ma respiration.

Les rayons du soleil créent des jeux d'ombres sur les troncs et au sol. Je ralentis pour profiter du spectacle. Les arbres défilent de chaque côté du chemin. C'est hypnotique. Mon imagination fait le reste.

Au même endroit, mais à une autre saison, la forêt est en feu. Rouge, jaune, orange. Les arbres ont revêtu leur feuillage d'automne. Un écureuil traverse devant moi et grimpe le long d'un hêtre. Il fait ses dernières réserves avant une trêve qui durera plusieurs mois. J'entends au-dessus de moi les cris d'un escadron de grues qui descendent vers le Sud. Le froid ne devrait plus tarder. Un épais tapis de feuilles recouvre le chemin et camoufle les branches mortes et les trous. Des petits pièges tendus par la forêt. Je dois être attentif pour éviter une chute.

À la sortie d'un virage, les arbres ont perdu leurs feuilles. Ils sont enveloppés d'un épais brouillard et semblent surgir devant moi comme des fantômes qui disparaissent presque aussitôt. Ils n'ont jamais été là.

La lumière plus froide. Les odeurs plus fortes. Tout est moins accueillant. C'est l'hiver. La dame ne livrera aucun secret.

C'est la forêt que j'aime, mystérieuse et inhospitalière. La forêt des légendes et des contes de fées. Avec un peu de chance, je vais croiser le petit chaperon rouge.

Je distingue mon objectif entre les arbres : le sommet de Mont Gargan. Le moment d'une pause bien méritée.

D'ici, je domine toute la forêt. Le soleil offre aux arbres et au ciel les couleurs chaudes de l'été. Pas un bruit : ni sonnerie de téléphone portable, ni moteur de voiture, ni personnes qui parlent fort. Je suis seul au monde. J'en profite encore, mais il est déjà temps de rentrer. Je replonge vers la forêt. Il fait plus sombre et j'accélère pour rentrer avant la nuit. Le paysage alterne entre sous-bois et prés.

Un 4x4 en plein milieu du chemin. Personne à bord. Quelle idée de s'arrêter ici. Je tourne la tête et j'aperçois une poignée de personnes assises plus haut dans l'herbe. Eux aussi sont venus profiter du spectacle, ce soir. Un petit geste de la main que l'un d'entre eux me renvoie, puis je file.

J'arrive au pied d'une côte. Ultime difficulté de la ballade, et pas la moindre. Courage. De toute façon, je n'ai pas le choix. Après plusieurs minutes d'effort, je vois le sommet et je bascule droit vers le printemps. La nature sort d'un long sommeil. Le chant des oiseaux envahit la forêt, le vert tendre des feuilles, des fougères, les tapis de mousse. J'assiste à une renaissance.

Et brusquement, j'entends des bruits de pas sur ma droite. Quelque chose qui me suit. Je ne vois rien, mais c'est là. Juste là. Inquiet, moi ? Pas du tout !

Je m'arrête. Lui aussi. J'observe plus attentivement et je le vois, au milieu des arbres. Nous

restons ainsi, immobiles, à nous fixer . Puis il fait demi-tour et s'éloigne en quelques bonds. Je le regarde disparaître, loin dans la forêt .Une petite tache blanche qui me sert de repère. Encore quelques tours de roues et je retrouve l'asphalte ; signe que la ballade touche à sa fin. Il est temps de rentrer. Jusqu'à la prochaine fois.